

LETTRE OUVERTE AUX DÉMOLISSEURS ET RENÉGATS

Tu avais toujours écrit contre les principes de tes pères ; nul ne peut t'en empêcher car tu es bien libre et ta liberté est garantie par toutes les lois célestes et terrestres ; laisse-moi te dire seulement que moi aussi je suis aussi libre que toi ; je te dis alors que tu ne fais que suivre tes maîtres de Nanterre et de Paris, que tu ne fais en fait qu'imiter ceux qui te méprisent sans que tu t'en rendes compte ; pour ces maîtres que tu vénères encore tu ne seras jamais qu'un rejeton arriéré de plus qu'ils ont cultivé et policé à leur manière, un colonisé à qui ils ont appris à parler et écrire comme eux et qui ne sera jamais rien sans eux ; à leurs yeux tu seras toujours un de ces indigènes qu'ils disent fortunés et bien chanceux ; sache toutefois qu'ils pensent tout le contraire car ils savent qu'ils t'ont acquis à leurs idées et qu'ils t'ont simplement acheté ; à leurs yeux de fils de colons tu ne seras jamais donc qu'un fils de serf modelé par leurs calames et leurs pensées.

Plus tu continues à critiquer les tiens plus ils te méprisent ; je connais parfaitement les descendants de Gobineau ; tu n'auras jamais de mérite ; le seul que tu puisses avoir est celui d'être leur dévoué serviteur et voilà donc que tu as acquis cette promotion de servage ; que veux-tu de plus ? Il faut que tu saches encore qu'ils se montrent très larges en t'accordant ce titre de suppôt fidèle. Veux-tu bien savoir ce que pensait ce président de la République Française de son ami de 1^{er} ministre arabe ? Ce richissime et imbécile de vizir invitait assidûment ce président français dans ses propriétés privées ;--je te laisse imaginer toutes les largesses du bicot parvenu envers son ami roumi-- ; tous croyaient évidemment à leur amitié inconditionnelle ; tous pensaient que leurs relations étaient

non seulement étroites mais encore et surtout inaliénables ; après la mort du Président, son chauffeur raconta ce qu'il pensait de son ami, de ce bicot de ministre :« il pourrait être tout au mieux un chauffeur de taxi parisien, » affirmait-il à ce même chauffeur parisien,--lui disant en d'autres termes que ce tout puissant dignitaire ne vaut pas mieux que toi--

Tu crois donc naïvement leur plaire, t'attirer leur amitié et leur reconnaissance ; détrompe-toi car tu ne récoltes que leur mésestime avouée ou latente ; je te plains vraiment quand tu declares défendre la langue française ;tu fais alors montre d'une servilité à toute épreuve, non seulement digne de mon mépris mais aussi de ma malédiction ; tu me prouves que tu n'es qu'un misérable renégat qui tente de se rapprocher de ses maîtres qu'il croit encore détenteurs du savoir absolu et supérieurs aux autres races y compris à la tienne ; misérable insensé ! Tu veux montrer à ceux qui te méprisent que tu mérites qu'on te respecte en écrivant comme eux ; je sais que tu fais tout pour gagner leurs bonnes grâces, que tu t'ingénies à les mimer, à être le sosie de leurs écrivains et de leurs penseurs attitrés ; il te faudra alors être encore plus reptile, plus obéissant, plus effacé, encore plus dévoué à ta Mère-Patrie, plus dévoué même que les propres fils de cette même Mère ; il faut que tes écrits soient encore plus acerbes, plus venimeux, plus blessants, plus destructeurs, plus délétères, plus pernicious et plus haineux envers les tiens ; il faut que ton calame soit plus démolisseur, que ta critique plus convaincante, que ta langue plus fourchue, que ta recherche plus sournoise, que ta page plus corrosive, que ton patrimoine plus méprisé, que ton ancêtre plus dénigré, que ton histoire personnelle plus falsifiée, plus enténébrée, que ton père plus déprécié, que ta morale plus rétrograde...

Ainsi de toi seront-ils quelque peu satisfaits ; mais pour eux comme pour moi tu ne seras qu'un misérable avorton qui troque son patrimoine contre le leur, qu'un pauvre iconoclaste de plus qu'ils ont appâté pour avoir raison de leurs ennemis, c'est-à-dire des tiens.

Quant à toi, Cheikh de la Honte, laisse-moi te dire que tes pères et toi aviez reçu toute votre éducation à la Zitouna, que tu y occupas une fonction aussi honorable qu'enviée, que durant toute ta vie tu enseignas les valeurs éternelles de l'islam et que tu vécus grâce aux émoluments justifiés par ces mêmes enseignements ; pourrais-tu me dire pourquoi alors tu envoyais ta progéniture dans les écoles des Roumis ? Les écoles islamiques existaient pourtant bel et bien dans la Régence de Tunis du temps où tu préférais donner une éducation française à tes filles dont j'ai connu une qui s'enorgueillissait de ne parler qu'en français, affichait délibérément sa honte de s'exprimer dans la langue de ses pères et ne fréquentait que des étudiants roumis à la Faculté des Lettres de Tunis.

La simple logique, cette logique formelle et primaire me pousse à affirmer que tu enseignais les principes islamiques sans conviction et que tu croyais plus aux valeurs coloniales qu'à celles de l'islam, que ta foi était on ne peut plus tiède puisque tu lui avais préféré celle des jacobins ; comme je ne peux répondre de tes choix ni de tes actes j'affirme que tu vécus en hypocrite tout en prétendant que tu défendais et consolidais les enseignements l'islam. Je connus un autre cheikh qui avait réellement foi en sa Religion dont il enseigna les valeurs éternelles ; durant les 50 ans de sa vie de prédication le cheikh Mohamad al-Madani de Ksibet-el-Médiouni enseigna le soufisme ou l'amour d'Allah--qu'Il soit

glorifié !--Il avait quatre filles et un fils ; c'était à l'annexe de la Zitouna à Monastir qu'il envoya son hoir mâle et non chez les missionnaires français ; quant à ses filles c'était lui-même qui leur enseigna ce qu'il fallait qu'elles sussent et qu'elles apprissent.

Il est évident que l'on doit et que je dois respecter l'homme conséquent avec les principes qu'il enseignait et auxquels il croyait fermement et non le mercenaire qui ne faisait que vendre ces mêmes principes aux élèves (c'est-à-dire à l'État) sans y croire fermement ou outre mesure ; à cet égard je ne peux m'empêcher de me remémorer cette anecdote véridique que m'avait rapportée mon père en parlant de la tartufferie de certains hommes de religion, de certains imams en l'occurrence ; il me raconta que dans les années 1920 le prédicateur de Ksibet parla de la dîme légale dont doit s'acquitter tout musulman sincère et digne de gagner l'agrément d'Allah ; or le fils de cet imam était présent lors du prêche paternel ; il jugea donc de leur devoir de s'acquitter de cette aumône canonique puisque son géniteur ne l'avait pas encore honorée ; il courut vite à leur citerne toute bondée d'huile et se mit à en donner le 10ème à l'orphelin, au pauvre et à la veuve ; quand rentra le prédicateur de père, qu'il vit « cette désastreuse prodigalité et tous ces dégâts » et qu'il sut les véritables intentions de son fils il lui avoua simplement que « cela valait seulement pour les autres et non pour nous. »

Ces nombreux tartuffes ne peuvent donc qu'être dignes de notre abomination la plus viscérale.

Il est évidemment certain que le cheikh francophile eut une progéniture francisée et que le cheikh de Ksibet eut une descendance attachée aux valeurs universelles de l'islam. Tout

esprit authentique et équitable doit forcément se ranger du côté de la droiture et de l'honnêteté.

À ces autres iconoclastes je dirai que leurs maîtres avaient au moins le courage de dire qu'ils étaient athées ; ce myope de grand sorcier affirmait que l'existence de l'Homme excluait l'existence de Dieu ; cet autre damné de magicien défendait et soutenait l'absurdité du monde, clamait et annonçait que Dieu était bien mort au temps béni des sociétés civilisées, ce troisième génie maléfique qui se voulait aussi philosophe déclarait que l'Homme n'avait plus besoin de Dieu pour vivre sur terre...

Misérables parvenus d'indigènes (comme disaient vos maîtres), ayez donc au moins un soupçon de leur courage métaphysique ! Soyez au moins dignes de ceux qui vous avaient inculqué ces principes de démolition ! mais vous n'êtes que perroquets de la pire espèce ; vous désirez tant démolir le Temple qui nous abrite mais vous êtes lâches car vous avez la frousse de vos idées, vous tremblez de savoir que vous nagez à contre-courant ; vous parlez de bonifier, d'amender les Textes, de les mettre à jour, de les actualiser et de les rendre plus conformes aux nécessités des temps modernes et postmodernes ; je sais que vous mentez effrontément, que vous ne visez qu'à saper les fondements de la Religion mais ne pouvez le dire ni l'annoncer ouvertement ; je sais que vous n'ajoutez pas foi aux Versets Sacrés, qu'en aparté vous vous en moquez, non pas en présence des masses que vous savez attachées au patrimoine de leurs ancêtres et devant lesquelles vous rampez aussi comme vous le faites devant vos roumis de maîtres ; ce pauvre professeur d'université se disait réformiste et en appelait à dépasser les

commandements charaiques, cet autre non moins misérable francophone voulait nous faire croire que le Coran n'est qu'un ramassis de textes plus ou moins hétérogènes pris dans presque toutes les langues connues au VIIème siècle, que le Prophète était un homme comme les autres qui eût donc tout simplement plagié les sourates coraniques ;--il ne pouvait risquer le terme d'imposteur, tant il était d'une lâche prudence et tant il avait la frousse-- ; ce francophone de journaliste raté qui se dit et se veut aussi philosophe déclare à qui veut l'entendre « qu'il aime Dieu alors que les autres Le craignent » ; or devant moi il buvait aussi tranquillement ses verres comme je bois de l'eau minérale et se gaussait de certains versets coraniques car lui seul sût comprendre les portées du Coran que nul d'ailleurs n'avait entendues avant lui ; les Textes sont pourtant clairs ; que veut-on ? Il faut être quelque peu versé dans la langue arabe pour voir que l'interdiction des boissons alcoolisées est péremptoire ; un esprit malveillant peut y lire le contraire de cette péremption car la tournure du verset est si éloquente qu'un individu de mauvaise foi y trouve son compte ; or nul homme ne peut prétendre connaître l'esprit du Livre mieux que le Prophète ; donc quand la prohibition fut révélée tous les compagnons de la première heure qui buvaient jusque-là déversèrent leurs jarrées de breuvages désormais illicites et les historiens de cette période nous racontent comment toutes les rues et ruelles de Médine s'étaient littéralement transformées en rigoles où coulait tout l'alcool emmagasiné dans les gargoulettes, les jarres et les amphores de la Ville.

Pour vous tous l'islam est la source de l'arriération de la communauté ; il n'en est absolument rien ; ce sont des

allégations malveillantes visant uniquement à saper les fondements de la Religion ; pour ces athées seul le matérialisme explique le monde et ses lois physiques, morales et autres ; pour ces esprits la religion est toujours un opium, un frein au progrès de l'Homme ; cela pourrait s'appliquer à certaines pratiques de l'Église chrétienne au Moyen-Âge mais en aucune façon à celles de l'islam ; chez nous Seul Allah absout ou remet les péchés des hommes et non une autre entité quelle qu'elle soit ; pour les chrétiens des siècles passés le pape pouvait le faire moyennant une certaine somme à l'Église versée c'est-à-dire au pape ; le pape pouvait ainsi accorder des Indulgence ; ces pratiques suscitèrent bien naturellement les critiques des réformistes qui réclamèrent l'amendement des enseignements de cette Église vénale et corrompue ; il en était même qui se révoltèrent contre le pouvoir papal et en vinrent à récuser, voire à nier et à combattre toutes les religions qui professent docilité, obéissance et soumission à une force occulte à laquelle on ne crut plus.

Ces idées s'étaient largement répandues en Europe ; vos maîtres ne firent que les véhiculer, que les assoir, que les approfondir et que les accréditer. Or vous êtes bien les élèves de ces philosophes, de ces écrivains--vos maîtres à penser--et à l'islam vous voulez appliquer tout bêtement ces prises de position anticléricales.

Mesdames et messieurs qui revendiquez le statut de penseurs, vous ne faites que mimer ces mêmes critiques, vous ne faites que suivre leur sillage profane, vous ne faites que singer vos seigneurs sans faire intervenir votre raison raisonnante.

Tous les musulmans savent que l'islam encourage la science ; dois-je rappeler que le 1^{er} mot du Saint Coran ne fait qu'inciter à la lecture, c'est-à-dire à la science ? Lis au Nom de ton Seigneur ! voilà donc par quoi commence la Parole Divine ; qu'on n'incrimine donc plus la Religion Islamique d'être une cause d'arriération ! Les philosophes d'Occident avaient simplement émis des idées toutes générales concernant les religions par eux connues.

Quand Baghdâd comptait un million d'habitants, quand elle était la capitale du monde, quand l'Université Dar-el-Hikma y battait son plein, quand les nuits de la Ville Circulaire étaient éclairées par des milliers et des milliers de flambeaux, quand les savants musulmans s'y comptaient par centaines, quand les médecins soignaient leurs malades suivant des thérapies révolutionnaires fondées sur la connaissance de l'anatomie humaine, quand ses écrivains publiaient leurs opus encouragés en cela par Al-Amin et Al-Mamoun, quand les rues de la Ville étaient asphaltées, quand les écoles y étaient légions, quand la population était lettrée, quand musulmans, chrétiens et juifs y vivaient dans une concorde exemplaire, quand les citoyens y vivaient en sécurité, Paris n'était qu'une misérable bourgade et qu'un dangereux et funeste coupe-jarrets où ne vivaient que de pauvres paysans analphabètes, en butte aux attaques des brigands et d'hommes plus ou moins sauvages.

En Andalousie Cordoue était une autre *Urbis* de perle aussi précieuse que Baghdâd avec Séville, Grenade, Valence, Madrid, ailleurs Kairouan, Damas, Alep, Fez, Le Caire, Médine...

Dans cette France et cet Occident peut-on vraiment me citer une dizaine de villes médiévales aussi prestigieuses que ces villes islamiques en dehors de Rome et de Constantinople ?

Londres était dans une situation aussi minable que celle de Paris ; nul ne pouvait y vivre décemment ; insécurité, brigandage, misère, arriération, famines, disettes, triste bourgade de paysans à peine humanisés.

Vous me direz que les temps ont bien changé et que ce sont les villes d'obédience islamique qui connaissent aujourd'hui les affres de la misère dont tu nous parles avec conviction ; vous pouvez aussi me déclarer que Paris est aujourd'hui la Ville des Lumières et me dire aussi qu'aujourd'hui il y a loin entre Londres et Baghdâd et le Caire et Kairouan et Fez...

En vous entêtant à saper la Religion de vos pères vous ne faites qu'affermir votre inféodation à vos maîtres français, que consolider vos liens de servage, de reptation ; vous êtes libres de les adopter comme parrains et comme seigneurs, mais laissez-moi vous dire que vous ne serez jamais rien de plus que de pauvres bougres pour les descendants de Gobineau, de pauvres bougres à leur solde, de pauvres bougres qu'ils utilisent contre les leurs, de pauvres bougres qui sapent les fondements de la civilisation universelle prônée par l'islam.

Il faut donc chercher les véritables causes de l'arriération de vos pères non dans les Textes Transcendants mais en vos personnes qui les travestissent, qui les déforment, qui s'en éloignent, qui en font peu de cas, qui ne les mettent point en pratique, qui les lisent à la légère, qui les tournent en dérision et n'y ajoutent point foi ; il faut les lire --aussi et surtout--chez ces tartuffes qui sciemment déforment les portées de l'islam ; il faut les dénicher encore chez ces musulmans qui ne savent vraiment pas comment faire pour sortir de cette arriération

dont parlent beaucoup les savants musulmans et dont peu d'entre eux en ont trouvé la véritable cause ; à mes yeux cela est bien simple : il faut sincèrement appliquer la Religion telle qu'elle fut révélée au 1^{er} siècle de l'Hégire.

J'explique vos comportements de la manière la plus crue et la plus linéaire : vous trimbalez tous un lourd fardeau, un fardeau terrible de complexes, un fardeau infernal de dénigrement de soi, de flagellation de votre être le plus profond ; c'est que vous avez souffert au contact de ces Français qui avaient su vous « inoculer le virus du minable indigène » ; c'est qu'ils avaient réussi à vous imputer mille tares d'infériorité ; c'est qu'ils avaient su vous convaincre qu'ils sont bien supérieurs à vous, que leur race est plus noble que la vôtre, que vous venez d'un horizon étriqué, que vous avez besoin d'une thérapie souveraine pour vous conduire au rivage du salut ; c'est qu'ils avaient réussi à vous gagner à leur cause matérialiste, laïque et athée et athéisante.

Tristes et misérables perroquets de cette France égarée, contre nous vous foncez donc corps et âme ; dans votre naïveté à la foi innée et acquise vous prenez les idées roumies pour argent comptant et ne ménagez nullement vos facultés pour essayer de nous convaincre de façon aussi sournoise que lâche que tous nos maux proviennent de l'islam ; « la suppression de cette religion de la vie quotidienne entraînera forcément progrès, prospérité et bonheur sur terre », tel est votre vœu le plus cher.

Je vois toujours ce bêtard d'acteur tout infatué de sa beauté capillaire avec ses chiens dont le pedigree français lui procure

toute la félicité du monde ; je vois encore cette midinette qui nous déclare qu'il faut supprimer tels et tels versets coraniques afin d'alléger les Textes et les adapter aux exigences modernes ; avec tout mon mépris je vois encore ce malheureux professeur qui déclare appartenir à l'islam seulement par un accident de l'Histoire tout comme il eût pu appartenir au bouddhisme ; je stigmatise cet autre qui se permet de mettre en doute la haute moralité du Sceau des Prophètes. En réalité la meute est nombreuse.

Comme vous êtes les disciples serviles des écrivains roumis je vous dis que ces gens-là sont au moins conséquents avec eux-mêmes, que vous n'êtes que de pauvres rejetons qui essayez de vous accrocher à des branches hostiles et ennemies, que vous ne méritez aucune compassion puisque vous avez délibérément choisis de vivre au diapason de vos seigneurs.

Je vous dis que vous vivez en épiphytes grâce à une civilisation qui s'impose à juste titre depuis 5 siècles ; j'avoue que votre héritage est lourd, très lourd, même insupportable pour des âmes fragiles, malléables et indignes de reptiles en mouvements ; j'avoue en fin que vous avez opté pour la solution la plus facile et la moins coûteuse.

Nul parmi vous ne peut prétendre connaître mieux que moi cette civilisation occidentale pour la raison toute simple que j'ai publié jusque-là 317 recueils de poèmes, autrement dit plus que tous vos maîtres français réunis et plus que n'en avaient écrit tous les poètes britanniques et allemands pendant 6 siècles.

J'ai connu leurspestes, leurs tombes, leursnausées, leurschutes, leurs méthodes, leurs règles de morale, leurs stances, leur

Ophélie, leurs glaïeuls, leurs provinciales, leurs amphitryons, leurs fourberies, leurs roseaux pensants, inertes ou inanimés, leurs pensées, leurs bûcherons, leurs oraisons on ne peut plus funèbres, leurs moucheron, leurs ruses, leurs sermons, leurs aveux, les vents de leurs déroutes, leurs arts d'écrire, leurs épopées, l'esprit de leurs lois, leurs génies, leurs rêves, leurs esthétiques, leurs dictionnaires de philosophies et de linguistiques, leur Nouvelle Héloïse, leurs bucoliques, leurs iambes, leurs vicaires, leurs confessions, leurs rêveries, leurs carrosses plus ou moins renversés, leurs calligrammes, leurs quatrains, leurs dieux assoiffés, affamés ou morts, leurs cors de chasses, leurs odes, leurs otages, leurs vins capiteux mais perdus, leurs gorges froides ou chaudes, leur 7^{ème} ange, leurs mémoires tout oublieuses, les agonies de leurs ancêtres, leurs intelligences qu'ils disent pures, leurs existences posthumes, leurs cimetières tout étriqués, leurs mystiques terroristes, tous les dons de leur cyanure, leurs troupeaux, leurs temples, leurs mythes, leurs révoltes, leurs murs, leurs diables et leurs bons dieux, leurs Périclès, leur grain qui ne meurt, leurs nourritures, leurs Clovis, leurs camélias, leurs immoralistes, leurs caves, leurs myosotis, leurs mouches, leurs garigues, leurs mélèzes, leurs chrysanthèmes, leurs mains sales autant que propres, leurs huis clos et ouverts, leurs muguets, leurs misérables étrangers, leurs fleurs et leurs maux, leurs poèmes, leurs ballades, leurs symphonies, leurs crimes, leurs guerres, leurs paix, leurs hommes justes et cyniques, leurs hommes sanguinaires, leurs hommes de lois et leurs hommes de cavernes, leur Parthénon, leurs dames élégantes et leurs dames frivoles, leur Panthéon, leurs écoles, leurs casernes, leurs soldats qui s'étaient amusés à tuer nos pères comme s'ils eussent tiré des lapins sauvages, enfin tout ce que doit connaître quelqu'un de ma trempe...

Pour simplifier je dirai que toute leur philosophie repose sur un axe essentiel selon lequel il n'est pas de vérité absolue, ce qui exclut Dieu évidemment, donc Dieu n'existe point ; cela conduit inéluctablement à une liberté effrénée, à la dissolution des mœurs, à la dépravation universelle, à la loi de la jungle, c'est-à-dire à des guerres autrement sauvages ; bref de cette philosophie libertaire résultent inéluctablement l'affaiblissement et l'avachissement de l'espèce humaine par des hommes cyniques, par des hommes qui disent ne répondre de leurs actes que devant une loi par eux promulguée, donc par des hommes érigés en déités aux dépens et face aux êtres les plus démunis et les plus vulnérables de la terre.

J'ai vu donc qu'il était de mon devoir de revenir aux sources auxquelles je m'étais abreuvé dans ma première enfance, au terroir qui m'a vu naître, au thym, à la marjolaine, au pissenlit, au serpolet, aux grillons et aux cigales de notre oliveraie...

Par la même occasion j'atteste qu'il n'est de dieu qu'Allah, que Mohammad est Son Prophète Ultime, que le Paradis est vérité, que la Géhenne est vérité, que tous les hommes seront ressuscités au Jour du Jugement Dernier et que chacun répondra infailliblement de tous ses actes, quelques futiles ou infimes qu'ils soient, que je me sou mets à la Seule Loi d'Allah Laquelle doit régir toute notre vie sur terre.

Pour moi donc un voleur est toujours un voleur, j'abhorre les sodomites, les fornicateurs, les assassins, les usuriers, les esclavagistes, les tyrans, les pingres, les proxénètes, les colons, les calomniateurs, les traîtres, les orgueilleux, les maffieux, les hypocrites, les hommes sans foi ni loi, les fraudeurs, les racistes, les êtres au cœur aussi dur que du roc,

les corrompus, les prévaricateurs, les parjures, les faussaires, les menteurs avérés, les tueurs à gage, les spéculateurs, les fanatiques...ces humanoïdes ne peuvent en aucune façon avoir place en mon cœur d'où ils sont à tout jamais bannis.

Je vous laisse donc vivre dans leurs huis clos, découvrir et admirer les arcanes de leurs caves, humer leurs fleurs qu'ils disent maléfiques, côtoyer leurs murs obliques et sinueux, voler avec leurs mouches, ahaner avec leur Sisyphe, dégringoler avec leur chute inéluctable, admirer leur diable et sa morale, leur fausse monnaie et leur grain qu'ils disent immortel. Pour eux comme pour moi vous ne serez que ces étrangers qu'ils avaient domestiqués à leur manière, que de malheureux indigènes qui surent s'adapter à leur vie qu'ils disent moderne et qui avaient renié leur passé, leur patrimoine et leurs parents.

Vous continuerez toujours à vivre en épiphytes car vous n'aurez rien créé en dehors de ces quelques écrits ou de ces quelques films qui magnifient dissipation, violence, fornication, sodomie, liberté effrénée, brigandage ; cette vision du monde se comprend aisément « puisque Dieu est mort ou qu'il n'a jamais existé que dans l'imagination des crétins et des naïfs, l'Homme peut donc tout se permettre »; il a pris la place de Dieu ; sur terre il est le seul être intelligent, le seul qui doit régner, le seul qui doit régir le monde comme il l'entend ; voilà les idées maîtresses de vos seigneurs français tout fiers de la pléthore des Prix Hobal qu'on octroya aux plus effrontés d'entre eux.

Quant à moi j'ai su court-circuiter les principes de cette civilisation plus matérialiste que technicienne dans la mesure où je n'en ai pris que les éléments que je jugeai utiles et positifs délaissant ce qui est délétère et nuisible ; je n'en ai pas aveuglément suivi les enseignements, tant s'en fallait.

Je vois toujours et encore cette suffragette au volant de sa voiture pimpante, ce misérable professeur derrière son ordinateur portable, ce comédien infatué du pedigree de ses chiens de race, ce triste savant qui aspire désespérément à obtenir ce prix Hobal, cet écrivain de malheur dont l'ambition suprême consiste à recevoir « le prix qu'on court après l'opprobre ».

À vous tous je dis sans ambage aucun qu'il vous faut encore plus de réputation, plus de servilité, encore plus de bassesse afin que vos maîtres soient peut-être de vous satisfaits ; mais entretemps vous aurez perdu toute dignité et tout honneur si vous en avez jamais eu et s'il peut vous en rester quelque peu.

Continuez donc à vivre en vermines ! Consommez encore ce qu'on fabrique chez eux ! Répandez encore leurs idées ! Méprisez votre patrimoine ! Vous n'en serez que plus vils et plus indignes parce que vous n'aurez rien créé et parce que vous n'aurez fait que rabâcher leurs satanés leitmotifs.

Avec la conviction la plus inébranlable je vous déclare que suivre la loi islamique ne m'a jamais entravé pour imaginer, écrire et publier un million 300 mille vers en français classiques et holorimes, soit plus que tous les poètes de France, d'Allemagne et de Grande-Bretagne réunis pendant 6 siècles ; n'est-ce pas là la preuve que l'islam est loin d'être un frein à l'évolution de l'homme ? Que si les musulmans sont

aujourd'hui arriérés il faut en attribuer les causes à d'autres facteurs autrement exogènes ?

Vous vivez donc en parasites et vous serez toujours ainsi tant que vous adopterez cette vie de servage primaire et primitif.

Avant de vous quitter laissez-moi vous dire ce qu'a dit l'un de leurs historiens les plus lucides et les plus perspicaces : « la consolidation de l'islam sur le continent est en train de changer la vie européenne de manière irréversible. »

Vous voyez ainsi que bientôt les écrits de vos maîtres seront mis au rebut et les vôtres bien évidemment ; de mon côté je vous affirme que l'islam prédominera incessamment malgré et contre tous, que les idées matérialistes que vous ne faisiez et que vous ne faites que prôner depuis bien des siècles seront fanées comme ces fleurs que l'on range dans des pots de glaise car elles n'auront plus ni crédibilité ni cours.

Salah Khelifa, Lettres Ouvertes, le Barcide, pages 21 et suivantes.